

*Être atteint du trouble de personnalité limite,
c'est avoir un volcan qui sommeille en nous,
sans pouvoir prévoir le moment de l'éruption.*

Prologue

Je claque la porte de l'appartement aussi fort que je le peux et dévale les trois étages d'un pas d'éléphant. Le voisin d'en dessous me crie des bêtises sur le palier. Je l'envoie chier avant de sortir de l'immeuble. Il pleut.

Encore !

J'attrape mes clés et monte dans ma voiture. La musique dans le tapis, j'emprunte le boulevard Concorde sans faire mon arrêt. Je coupe un automobiliste. Il klaxonne. Je lui réponds par un doigt d'honneur. Mon cœur bat à toute allure. Après avoir brûlé deux feux rouges, je m'engage sur l'autoroute et appuie sur l'accélérateur.

100 km/h.

Je m'en fous si je ne vois rien et que l'eau rend la route glissante.

110 km/h.

Faut que je roule vite. Faut que je me libère de toute cette colère qui gronde en moi.

120 km/h.

Mes pensées défilent dans ma tête à toute vitesse. La tension monte. Je vois rouge.

130 km/h.

Faut que je me défoule !

140 km/h...

Je hurle comme jamais je ne l'ai fait auparavant. De colère, de rage. Un cri horrible, sorti tout droit du plus profond de mon âme. Celui qui se terrait depuis des semaines. Je crie à en avoir mal à la gorge. Mon poing frappe furieusement le volant. Je suis une bête qui ne se contrôle plus. Une bête qui en a assez d'être en cage. J'ai besoin de me débarrasser de cette sensation d'emprisonnement.

Un flash.

Ce serait si simple d'en finir maintenant. Des images d'une collision violente me viennent à l'esprit. Je pourrais foncer dans un mur à deux cents kilomètres à l'heure. L'impact me tuerait sur le coup. Ça me libérerait de toute cette frustration qui bouillonne en moi. Il n'y aurait plus d'émotion.

Plus de douleur.

CORDE RAIDE

Plus de colère.

Cette maudite colère ! J'en ai assez de la ressentir ! Elle ne me lâche plus depuis des jours ! Des mois ! J'en peux plus !

J'EN PEUX PLUS !

Les deux mains sur le volant et le cœur battant dans mes tempes, je m'apprête à emboutir le garde-fou.

Partie 1

Fusion

Chapitre 1

Août

SPLASSSSH !

Une vague nous submerge, Éliane et moi.

– Philippe ! T'es vraiment pas drôle !

Mon amie, assise sur le bord de la piscine, n'a pas le temps de se lever : une main lui agrippe l'avant-bras et l'entraîne dans l'eau. Hors de question que je reste là !! Avant d'être prise à mon tour, je me lève et vais m'installer sur l'une des chaises longues. Philippe est le premier à remonter à la surface, suivi de près par Éliane.

– Tu vas regretter ça ! rage-t-elle. Regarde mes cheveux !

Il rit de bon cœur en se dirigeant vers l'échelle. Elle ne lui laisse pas le temps de sortir et le tire vers elle. Notre ami disparaît de nouveau sous l'eau. Éliane pouffe de rire, sort de la piscine et vient me rejoindre.

- Ça lui apprendra !
- Tu sais qu'il va recommencer.
- Je sais, soupire-t-elle.

Philippe remonte et vient s'asseoir près de nous.

- C'était une blague.
- Bah, elle est pas drôle, ta « blague », marmonne Éliane.
- Si ! Et j'en ai pas fini avec toi.

Philippe se lève, la prend dans ses bras et l'emmène près de la piscine. Mon amie se tortille dans tous les sens afin de se dégager, mais c'est peine perdue.

- Eh ! Non ! Attends ! Fais pas...

SPLASSSSH !

Cette fois, c'est moi qui ris jusqu'à en avoir mal aux joues.

- Tu m'énerves ! crie Éliane.

Éliane Boisvert. Mon amie d'enfance. Nous nous sommes rencontrées en maternelle. Je m'en souviens comme si c'était hier. La prof nous avait mises en équipe pour faire un bricolage avec des macarons. Éliane n'arrêtait pas de les manger en cachette.

CORDE RAIDE

J'avais trouvé ça hyper drôle. Depuis ce jour, un lien très fort s'est forgé entre nous. Un lien qui ne pourra être brisé par rien ni personne.

Rien.

Philippe s'esclaffe.

Philippe Couture. Mon meilleur ami. Je le connais depuis deux ans. Il fait partie de l'orchestre de l'école, avec Éliane à la clarinette, et moi au violon. Il joue du piano et du *drum* à l'occasion. Il est super comme ami. Chaque fois que quelque chose ne va pas, il est là pour moi.

Philippe pouffe encore une fois et son rire entraîne le mien. Éliane le regarde d'un air sévère, mais finit par nous imiter. Je les observe à tour de rôle en songeant que je suis chanceuse de les avoir.

– Tu sortirais de quoi à manger ? demande Philippe. J'meurs de faim.

– Ouais. Genre des chips ou des biscuits, enchaîne Éliane.

– Je vais voir, que je dis en me dirigeant vers la porte-patio.

J'ouvre le garde-manger. Ça fait bizarre de le voir aussi vide. Heureusement, ma mère a laissé quelques boîtes, dont une de biscuits Oreo.

Je referme la porte et jette un coup d'œil par la fenêtre. J'aperçois mes deux amis qui se lancent la

balle. J'ai un pincement au cœur. C'est la dernière journée que je peux passer avec eux, puisque, demain, ma famille et moi déménagerons à Montréal.

À six heures d'ici !

« On n'a pas le choix », a dit ma mère alors que les larmes me montaient aux yeux. Mais moi, je ne veux pas déménager ! Je ne veux pas quitter ma ville ! Je ne veux pas laisser mes amis !

Mon chez-moi !

Je sais que, peu importe ce que je dis, mes parents ne changeront pas d'avis. Que vaut celui d'une adolescente de seize ans ? De toute façon, la maison est déjà vendue. Demain, je vais commencer une autre vie. Je devrai faire ma cinquième secondaire dans une nouvelle école, avec de nouveaux visages.

Je chasse cette douloureuse pensée. Pas le temps pour ça ! Je rejoins mes amis, qui sautent sur mon sac de biscuits au chocolat.

– Ben là, prenez pas le sac au complet !

– C'est pas comme si tu manquais d'argent, me répond Philippe. Tu pourrais acheter des biscuits pour les cent prochaines années.

Je déteste lorsque mes amis me remettent sous le nez que je suis une « fille de riches ». Oui, ma mère est médecin et mon père est juge à la cour. Oui, ils

CORDE RAIDE

gagnent énormément d'argent. Oui, je vis dans une maison qui compte une vingtaine de pièces. Oui, j'ai un grand terrain avec une piscine creusée. Et oui, ma mère a une Mustang et mon père, une BMW.

Mais je n'aime pas être considérée comme la fille d'un médecin et d'un juge. Je suis adolescente, rien de plus normal. Sauf que ce n'est pas tout le monde qui le voit ainsi. Malheureusement.

– Fais pas cette tête, m'ordonne mon amie en me donnant une tape dans le dos. On plaisante.

– Ouais ! Il faut bien qu'on te taquine un peu avant que tu nous abandonnes !

– Merci de me le rappeler...

– T'en fais pas, Fay ! C'est pas comme si tu déménageais à l'autre bout de la planète ! On va pouvoir se parler sur Skype et s'envoyer des textos à volonté. Et puis, tu auras bientôt ton permis de conduire. Tu pourras venir nous voir une fin de semaine.

Je l'adore.

Quand je pense que, dans moins de vingt-quatre heures, je partirai pour la grande métropole de Montréal... Que, dans moins de vingt-quatre heures, je ne verrai plus mes amis, mon école et ma ville avant un bon bout de temps ! Tout ça me fait peur.

Tellement que j'ai l'impression qu'une lourdeur s'est installée dans mon ventre.

Et dans mon cœur.

* *
*

Pour la énième fois depuis notre départ, ma mère, Viviane, arrête la voiture dans une halte routière. Une vraie pisse-minute !

– Est-ce que tu veux aller aux toilettes ?

Je fais non de la tête.

– Tu devrais te dégourdir un peu les jambes.

Ma mère descend de la voiture et se rend à l'intérieur. Elle et moi n'avons pas la meilleure relation mère/fille. Enfin, depuis mon entrée au secondaire. C'est comme si notre relation s'était détériorée d'année en année. Elle a un fort caractère. Elle est orgueilleuse et têtue.

Comme moi.

Ça ne fait jamais bon ménage. Elle est toujours fière et marche la tête haute. Pas question d'être soumise par qui que ce soit. Pour elle, tout doit être parfait, surtout l'apparence. Elle est superficielle et, si j'ai le malheur de sortir un peu dépeignée, elle me renvoie dans la maison. « Va t'arranger mieux que ça », qu'elle me dit tout le temps. Malgré tout, je dois avouer que le temps passé avec elle lorsque j'étais jeune me manque. Celui où elle travaillait moins et s'occupait beaucoup de Raphael et moi. Celui où elle

CORDE RAIDE

nous emmenait manger un cornet de crème glacée au parc. Celui où elle nous racontait des histoires avant d'éteindre nos lumières. Celui où...

J'avais l'impression qu'elle m'aimait plus.

J'ignore exactement à quel moment tout a changé. Son nouveau poste de nuit à l'hôpital ? Mon entrée au secondaire ? Quand la pression s'est installée ? La pression de devoir performer, d'être la meilleure ? De devoir accumuler les mentions d'honneur ? D'être la fierté de mes parents ? Je ne saurais dire. Ce qui est évident, c'est qu'un lien entre nous deux s'est brisé. Comme si...

J'avais perdu ma mère.

J'écoute son conseil. Je regarde quelques instants le gros camion qui s'est stationné derrière nous et qui contient toutes nos boîtes et tous nos meubles, avant d'emprunter un petit sentier longé par des tables de pique-nique où quelques familles sont installées. Je m'assois sur un banc en bois un peu à l'écart. La vue est magnifique. Il y a un lac au loin, entouré d'une forêt verte sous un ciel bleu. Un écureuil s'approche de moi. J'ouvre le sac d'arachides que j'avais dans l'une de mes poches et lui en lance quelques-unes.

Mes pensées se tournent vers Val-d'Or. La ville où j'ai grandi ces seize dernières années, avec mes parents et mon frère aîné, Raphael. Enfin... aîné de seulement quelques minutes. Je lève la tête et l'aperçois près de ma mère, à la sortie du bâtiment. Contrairement à moi, il ne semble pas si perturbé par le

déménagement. Comme si ça ne l'atteignait pas autant. J'ai l'impression que je suis la seule de ma famille à éprouver une réelle peine face à la perte de tout ce qu'on avait.

– Fay ! Il est temps de partir !

Déjà ? Je vide mon sac d'arachides devant l'écu-reuil et remonte dans la voiture. Je déteste ça, parce que plus on s'approche de Montréal, plus je m'éloigne de mes amis. Mon mal de ventre revient.

Encore ce fichu mal qui me tenaille depuis l'annonce de notre départ.

Trois heures plus tard, nous traversons le pont qui relie Laval à Montréal. C'est fou comme tout est grand ici. Les routes, les viaducs, les immeubles, les tours, les magasins.

Tout est gigantesque.

Je vais me perdre, c'est certain ! Je crois que ma mère sent ma nervosité.

– Ne t'en fais pas, Fay. D'ici quelques semaines, tu vas connaître Montréal comme le fond de ta poche.

– Dans quelques années, tu veux dire. Regarde le nombre de rues. Jamais je vais tout retenir.

– Mais si, tu vas voir. Ici, il y a le métro, les bus, les taxis. Impossible de te perdre, crois-moi. Ton père n'a mis qu'une semaine à s'habituer.

CORDE RAIDE

Mon père, Louis, est tout à fait comme ma mère. Avec lui, tout doit être exécuté rapidement et à la perfection. « Le temps, c'est de l'argent », qu'il dit. Il est très strict et passe rarement du temps avec Raphael et moi. Il était juge au palais de justice de Val-d'Or, mais il a été transféré à Montréal le mois dernier. Il a dormi à l'hôtel le temps que ma mère et lui trouvent une maison pour nous quatre.

Une dizaine de minutes plus tard, nous sortons de l'autoroute et débouchons sur une petite rue à l'allure paisible. Je regarde défiler les bâtiments. Tous pareils. Seule la couleur change. Noir, gris, brun, noir, gris, brun.

C'est déprimant.

Ma mère tourne à gauche, puis à droite en suivant les indications de son GPS. La ville est un véritable labyrinthe. Nous arrivons enfin dans le quartier Westmount. Nous tournons encore deux fois à gauche, puis une fois à droite, et ma mère s'arrête devant une maison.

Une grande maison. Comme je m'y attendais.

Super. Je vais encore me faire appeler « fille de riches ».

Tandis que ma mère va aider les déménageurs à décharger le camion, j'entre avec ma boîte d'objets personnels.

C'est TRÈS grand.

Je n'aime pas ce genre de maison. C'est vide.

– Va choisir ta chambre, me dit ma mère en apportant deux boîtes sur lesquelles mon nom est inscrit.

– Je pourrais en choisir dix dans ce château.

– Arrête avec ton sarcasme.

Elle me donne mes boîtes et ressort. Au moins, j'ai l'occasion de choisir ma chambre avant mon frère.

Raphael est à la fois mon jumeau, mon ami et mon confident. Je peux tout lui dire et je sais que jamais il ne me jugera. C'est un grand sportif : il était le capitaine de son équipe de soccer. L'hiver, il passe son temps sur la patinoire à jouer au hockey. Mais ce qu'il veut faire dans la vie, c'est architecte. Et il a les notes pour étudier là-dedans. Mes parents sont très fiers de lui, en particulier mon père, pour qui les études sont importantes.

J'explore la maison. Au rez-de-chaussée, il y a le salon, la cuisine, la salle à manger, une salle de bain et cinq autres pièces. Je préfère avoir ma chambre en haut. Je monte les marches avec mes trois boîtes, manque de tomber deux fois et réussis à atteindre le palier. Il y a une autre salle de bain et cinq pièces. J'hésite entre deux, mais choisis celle qui a de grandes fenêtres.

Je dépose mes boîtes près de la garde-robe et vais ouvrir les fenêtres afin de laisser entrer l'air. Je

CORDE RAIDE

prends une grande inspiration. J'ai l'impression que ce n'est pas le même air que celui que je respirais dans mon ancienne ville. Il est plus sale, plus lourd, plus... triste.

– Fay ! Le camion ne va pas se décharger tout seul !

Ma mère. Encore.

Je m'apprête à descendre lorsqu'une pensée me vient. J'ouvre la boîte que j'avais apportée dans la voiture et prends le premier objet sur le dessus : un cadre.

Avec une photo de moi et de Gizmo.

Chapitre 2

Décembre

11 ans auparavant

Ça y est ! C'est la veille de Noël. Ce soir, je pourrai avoir mes cadeaux. Depuis que mon frère et moi savons que le père Noël n'existe pas, mes parents nous permettent de déballer nos cadeaux le 24 décembre.

Tandis que les adultes préparent la traditionnelle dinde et les tourtières, je m'installe devant *Maman, j'ai raté l'avion*. Je l'écoute chaque année. C'est MA tradition. J'adore ce film. Il me fait toujours rire. Raphael, lui, joue avec ses camions.

Vers dix-neuf heures, mon père nous annonce que nous pouvons ouvrir nos cadeaux. Mon frère et moi ne tenons pas en place.

Tour à tour, nos parents et nos grands-parents nous distribuent nos présents. Je reçois des vêtements, des albums à colorier et des jouets. Mon frère, lui, reçoit des jeux vidéo et des G.I. Joe. Il semble tout aussi content que moi.

– Ça, c’est pour notre petit Raphy ! s’exclame ma grand-mère en lui tendant une grosse boîte.

Je me demande ce qu’il peut bien y avoir à l’intérieur... Il est tout énervé. Il déchire le papier d’emballage de tous les côtés.

– Super ! Une PlayStation 3 !

Quoi ? Mon frère a reçu une console de jeux vidéo. Mais ça vaut super cher ! Et moi dans tout ça ? Je fais pitié avec mes jupes et mes t-shirts. Pourquoi est-ce qu’il a droit à un gros cadeau et pas moi ? C’est injuste. Je continue de fixer la boîte de la console tandis que mon frère saute partout en exprimant sa joie.

– Qu’y a-t-il, Fay ? me demande ma grand-mère.

J’hésite à répondre. Je n’ai pas envie de passer pour la petite fille jalouse de son frère parce qu’il a eu un présent plus cher... BEAUCOUP plus cher. Ma grand-mère ne me laisse pas le temps de répondre :

– Est-ce à cause du cadeau de ton frère ?

– Non, non, que je mens.

Mais je sais que ma grand-mère ne me croit pas. Ni personne, d’ailleurs.

– Ne t’inquiète pas, ma belle. Toi aussi, tu auras une surprise. Mais seulement demain.

– Pourquoi ?

CORDE RAIDE

– Tu verras. Mais ne t’en fais pas. Tu l’aimeras beaucoup.

Je ne suis pas contente de devoir attendre jusqu’à demain pour savoir de quoi ma grand-mère me parle.

* *
*

Je me réveille vers sept heures et demie. Mon frère est déjà en train de jouer à un jeu de course sur sa nouvelle console.

– Regarde comme l’image est belle ! me lance-t-il.

Je n’ai jamais été fanatique de jeux vidéo. Il m’arrive de jouer de temps en temps avec lui, mais pas plus.

En regardant la console, je me rappelle la phrase de ma grand-mère : « Toi aussi, tu auras une surprise. Mais seulement demain. » Je suis tout énervée. J’essaie de deviner ce que ce sera. Peut-être un nouveau violon ! Je me dépêche de m’habiller, me sers un bol de céréales en vitesse, me brosse les dents. Me voilà prête pour recevoir mon cadeau !

En redescendant, je tombe nez à nez avec ma grand-mère.

– Tu es déjà prête ?

- On va quelque part ? que je demande.
- Oui. Chercher ton cadeau.
- Super !

Alors que la voiture roule, mes pieds s'agitent dans le vide. Je suis impatiente de savoir quel sera mon cadeau. Du coin de l'œil, j'observe ma grand-mère. Je l'aime. Chaque fois que nous lui rendons visite, elle nous gâte avec des biscuits qu'elle a cuisinés. Parfois, elle nous emmène cueillir des bleuets et nous faisons une tarte ensemble. Elle a toujours un beau sourire et jamais je ne l'ai vue en colère. Je sais qu'elle sera là pour moi, quoi qu'il arrive.

- C'est ici, qu'elle m'annonce.

Je trouve ça étrange. Je pensais que ma grand-mère m'emmènerait dans un centre commercial.

Après une éternité, ma grand-mère arrête la voiture devant une maison. Intriguée, je la suis en marchant dans les trous qu'elle fait dans la neige avec ses bottes. Nous arrivons sur le perron et ma grand-mère appuie sur la sonnette. C'est une vieille femme qui nous accueille.

- Lucie, je te présente ma petite-fille, Fay.
- Enchantée, Fay, me dit la femme en me tendant la main.

Je la serre aussitôt.

CORDE RAIDE

– Tu dois te demander ce que tu fais ici, tôt le matin de Noël.

Gênée, je hoche la tête de bas en haut.

– Viens avec moi.

Sur ces mots, ma grand-mère et moi suivons Lucie à l'étage et entrons dans une chambre. Sur le lit, il y a un chat noir et blanc. Autour de lui se tiennent une dizaine de chatons qui lui ressemblent. Lucie me dit que je peux aller les voir. Ils sont si mignons ! J'ai envie de les prendre dans mes bras. Je les flatte tous. L'un d'entre eux est plus affectueux. Il s'installe sur moi et je peux sentir son ronronnement sur mes cuisses. Je le trouve beau avec son corps noir et le bout de ses oreilles tout blanc. Je m'attache aussitôt à lui.

– Ils sont si doux, que je dis en caressant le petit chaton sur moi.

– Est-ce que celui-là te plaît ?

– Oui, il est vraiment beau.

– Alors, c'est lui que tu auras.

Je n'en crois pas mes oreilles. Alors, c'est ça, mon cadeau ? Un chaton ! Je le prends aussitôt dans mes bras et le berce lentement. Il émet un léger miaulement.

– On dirait qu'il t'aime bien.

– Oui, que je chuchote en frottant mon nez contre le sien.

Je remercie une cinquième fois Lucie et ma grand-mère pour le cadeau. Je dépose la cage du petit chat dans la voiture et m'installe à côté. Ma grand-mère démarre.

– Il va falloir que tu lui donnes un nom.

Une tonne de noms me viennent en tête : Tigrou, Fripou, Léo, Félix. Mais aucun ne fait l'affaire.

Mes parents trouvent que le chat que j'ai choisi est très beau. Ma mère m'a fait promettre de bien m'en occuper en nettoyant sa litière tous les matins et tous les soirs. Je veux lui montrer que je peux être responsable. Trop concentré sur son jeu de course, mon frère a à peine regardé le chaton.

Le soir venu, alors que mes parents font le souper, je me poste devant un film que j'adore : *Gremlins*. En le visionnant, je me rappelle que j'aimais le nom du premier mogwai.

Gizmo.

Chapitre 3

Septembre

Sans enthousiasme, je prends mon cahier et mes crayons et vais m'installer au bureau tout au fond de la classe : celui de ma coéquipière, Catherine Boisbriand.

Je sens mon cœur accélérer en m'approchant de son bureau. J'ai de plus en plus chaud. Raphael dirait probablement que c'est à cause du stress. Il m'en a parlé après l'annonce du déménagement. J'avais frotté mon archet une bonne partie de la soirée. Il m'a dit que j'étais une personne très nerveuse qui trouvait du réconfort en jouant du violon. Franchement, pour qui se prend-il ? Ce n'est pas parce qu'il a lu une ou deux phrases sur Internet qu'il est un expert en santé mentale ! Je lui ai répondu que je n'étais pas plus anxieuse que lui.

Je regarde Catherine. Je ne la connais pas beaucoup. Elle a des cheveux noirs lui tombant jusqu'au milieu du dos et elle porte toujours des lunettes. Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle fait partie du groupe de littérature de l'école. Elle a toujours le nez dans un

livre. À la cafétéria, dans les couloirs, dans l'autobus, et parfois même dans les classes. Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup d'amis. Je ne l'ai jamais vue parler à qui que ce soit. Ça ne me plaît pas tant que ça de devoir faire équipe avec cette fille. C'est Ginette, la prof de français, qui m'y oblige.

Pas le choix.

Je saisis la chaise libre à côté de moi et m'installe à son bureau.

– Salut ! Moi, c'est Catherine.

– Euh... moi, c'est Fay.

– Tu as vraiment un beau nom, tu sais ?

– ... Merci...

Je suis étonnée de sa spontanéité.

– J'aurais bien voulu qu'on me choisisse un nom un peu plus original.

– Tu trouves ? Moi, j'ai l'impression que mon nom sort d'un livre du genre *Les Chevaliers d'Émeraude* ou un truc comme ça. C'est TROP original.

– Au contraire ! Il est génial ! Chaque fois que quelqu'un prononce le mien, j'ai l'impression d'entendre la toune *La Catherine* des Cowboys Fringants.

CORDE RAIDE

– Les filles, arrêtez de parler, sinon vous n’aurez pas le temps de faire votre travail, nous lance Ginette.

Elle a raison. Même si l’oral n’est qu’en novembre, il reste encore beaucoup à faire. Je regarde discrètement ma coéquipière. Je me suis trompée. Elle a l’air sympathique comme fille, finalement.

* *
*

Une fois dans ma chambre, j’ouvre mon portable. Catherine vient s’installer à côté de moi. Depuis notre rencontre il y a deux semaines, nous nous voyons régulièrement à l’école. Nous prenons nos pauses, dînons à la cafétéria et essayons de faire tous nos travaux ensemble. En temps normal, je ne l’aurais jamais invitée chez moi. Me connaissant, je ne lui aurais même jamais adressé la parole en dehors des cours, de peur de trahir Éliane et Philippe.

Mais mon frère m’a conseillé de lui laisser une chance.

« J’té dis pas de devenir sa *best*. Juste d’essayer d’être son amie. Regarde-moi, je me suis tout de suite intégré dans l’équipe de soccer. »

Je l’ai écouté et il avait raison. Je me sens déjà mieux. Une première depuis notre déménagement.

J’ai appris à connaître Catherine. Sous ses apparences punk se cache une fille vraiment gentille. Comme je m’en doutais, elle adore la littérature. Elle

adore aussi écrire. Elle m'a dit qu'elle préférerait avoir quelques bons amis que plusieurs qui pourraient la poignarder dans le dos. Si elle est souvent seule, c'est que sa meilleure amie a déménagé cet été à Drummondville et qu'elle n'avait plus personne à qui parler.

À dix-huit heures, notre projet est enfin terminé. Je dis au revoir à Catherine et vais m'installer avec ma famille à la table. Ma mère dépose une assiette de pâté chinois devant moi.

– Elle semble gentille, ton amie, lance Raphael. Et *cute* en plus.

– Je ne crois pas qu'elle soit une bonne fréquentation, lâche ma mère.

– Pourquoi tu dis ça ? que je demande, soudainement irritée.

– Tu as vu de quoi elle a l'air ? Ça ne m'étonnerait pas qu'elle ait plein de tatouages et de *piercings*.

– Maman, tu racontes n'importe quoi et...

– Est-ce qu'elle prend de la drogue ? Tu sais, j'en vois plein, des filles comme elle à l'urgence, droguées et soûles.

Je bouillonne en dedans. Je déteste ma mère ! Pour elle, il n'y a que l'apparence qui compte, et les tatouages sont synonymes de gang de rue et de drogue. Je suis même certaine qu'elle croit que Catherine a un *pimp*. Tsss. Elle ne comprend rien à rien !

CORDE RAIDE

– Est-ce que tu as remarqué des marques sur ses avant-bras ? continue-t-elle.

– Catherine n'est pas une droguée. C'est une fille qui adore lire ! Elle passe tout son temps dans une bibliothèque, pas dans une ruelle à acheter de la *dope* ! Mais, comme toujours, tu juges seulement l'extérieur !

– Calme-toi, Fay.

Mon père. Comme d'habitude, il se rangera de son côté à elle. Des fois, je me demande comment il fait pour être juge, alors qu'il ne s'arrête même pas pour écouter ma version ! Il se tourne vers ma mère.

– Je crois que nous pouvons donner une chance à cette Catherine. Après tout, il va bien falloir que notre fille se fasse des amis à Montréal.

Je ne le crois pas ! Mon père vient de prendre ma défense. Ma mère est bouche bée. Moi aussi, d'ailleurs. Il tourne son regard vers moi et enchaîne :

– J'accepte que tu voies Catherine. Mais, si je constate qu'elle a une mauvaise influence, il sera hors de question que tu te tiennes avec elle. Compris ?

Je fais un signe de tête affirmatif. De toute façon, je n'ai pas peur. Je sais que Catherine est une fille bien. Du coin de l'œil, j'aperçois les sourcils froncés de ma mère. Je gagne rarement dans des conversations de ce genre et je dois avouer que je ressens une certaine satisfaction.

– Merci, papa !

Et VLAN dans les dents !

Ma mère serre encore plus fort sa fourchette, signe qu'elle est contrariée. Désolée, chère maman, mais ce n'est certainement pas toi qui vas m'empêcher de fréquenter mon amie.

Ma seule amie ici.

Chapitre 4

Octobre

Je me sens bizarre aujourd'hui. Je n'ai pas le goût de me lever. Je suis triste, presque déprimée. Je ne sais pas pourquoi, mais je resterais couchée toute la journée. Pas de chance, j'ai un examen de chimie important. Je me lève, non sans un long soupir, et file à la salle de bain. L'eau chaude coule sur moi, m'emportant dans toutes sortes de théories sur ma soudaine tristesse. Ce n'est sûrement pas en raison de mon examen. J'ai bien étudié et je ne vois pas pourquoi j'y échouerais. Peut-être est-ce à cause du déménagement. Peut-être que mes amis me manquent. À bien y penser, je ferais n'importe quoi pour revoir Philippe mettre de la colle sur la poignée de la case d'Éliane. Et celle-ci se venger en ajoutant une tonne de poivre dans son sandwich au jambon alors qu'il a le dos tourné.

- Faaaaaaaaay ! Dépêche-toi ! Je vais être en retaaaard !

Mon frère. Il se douche toujours quinze minutes après moi. Je n'ai pas vu le temps passer.

Avant de partir pour l'école, je prends mon cell sur mon bureau et vérifie mes cours de la journée. Voyons voir.

13 octobre.

Cette date me dit quelque chose. Mais, pressée par le temps, je laisse faire et file à l'école.

Durant le cours de maths, mon cell vibre. Je le glisse sous mon bureau et regarde qui m'a écrit. C'est Catherine.

Qu'est-ce qui se passe ?
T'as pas l'air bien.
T'es stressée ??

Voilà mon amie qui remarque que je file tout croche aujourd'hui. Qu'est-ce que je lui répons ? Mon cell vibre à nouveau.

Tu me conteras tout ça ce midi !

Lui conter quoi ? Que je ne me sens pas bien parce que je m'ennuie de mes amis ? Plate comme conversation. Et puis, je n'ai pas du tout envie de lui parler de Philippe et d'Éliane. Ça pourrait ouvrir une plaie que j'ai du mal à refermer depuis que je suis arrivée à Montréal.

Je vais lui dire que je suis juste un peu fatiguée...

CORDE RAIDE

– Fatiguée ? Rien que ça ? Moi qui pensais que tu avais attrapé un virus, me lance mon amie entre deux bouchées de son sandwich au thon.

– Eh oui ! Tu t'es inquiétée pour rien. T'es prête pour l'examen de chimie ? que je demande pour changer de sujet.

– Mouais. J'ai étudié toute la nuit.

– Moi aussi.

– Je suis certaine que tu vas encore taper un 95 %.

– Dis pas ça...

Je sais que mon amie est un peu jalouse de mes notes. Elle étudie trois fois plus que moi et, pourtant, j'ai de meilleurs résultats qu'elle. Mais mes parents ne me donnent pas le choix. Je dois exceller pour réussir dans la vie.

Et ce, même si je ne sais pas ce que je veux faire dans la vie.

* *
*

Je fixe l'horloge au mur. Quarante minutes sont passées depuis le début de l'examen. Il ne me reste que deux questions. Alors que j'écris ma réponse, un flash me traverse l'esprit :

Gizmo.

Ça fait exactement trois ans qu'il s'est fait euthanasier. Trois ans, jour pour jour. Une sorte de douleur naît dans le creux de mon ventre. L'air se réchauffe soudainement. Comme si l'enseignante venait de monter le chauffage au maximum. Mes mains deviennent moites, la tristesse que j'ai ressentie ce matin s'est amplifiée. Je ne me sens pas bien.

Pas bien du tout.

L'image d'un félin aux poils noirs et blancs se dessine peu à peu dans mon esprit. Mon petit Gizmo. Je le revois courir après sa souris, jouer avec sa pelote de laine, demander un peu de thon lorsqu'il entendait l'ouvre-boîte, marcher sur mes cahiers afin d'obtenir mon attention quand je faisais mes devoirs, dormir en petite boule sur mon oreiller... Plus jamais je ne le retrouverai.

Jamais.

Malgré toute la peine qui m'habite en ce moment, aucune larme ne monte à mes yeux. Pourtant, je devrais me noyer dans mes pleurs. J'ai tant aimé mon chat qu'il n'est pas normal que je ne verse pas une seule larme.

Son petit visage ne cesse d'apparaître dans ma tête. Mon cerveau est bien décidé à me torturer jusqu'à ce que je pleure.

Il n'en est pas question.

Je ferme les yeux et me concentre sur mon examen. J'efface complètement Gizmo de mon esprit. Je

CORDE RAIDE

dois faire le vide dans ma tête. Je n'ai pas de peine...
Je n'ai pas de peine...

Je n'ai pas de peine...

En arrivant chez moi, le soir venu, je vais me réfugier dans ma chambre. Je me laisse tomber sur le lit et agrippe le cadre où on me voit avec mon chat. Cette fois, je ne peux retenir le trop-plein que j'ai contenu durant l'examen. Je pleure.

À chaudes larmes.

J'ai mal au cœur. J'ai l'impression qu'il est pris dans un étau. Même le violon n'arriverait pas à me changer les idées. L'émotion est trop forte.

J'entends des pas dans l'escalier. C'est ma mère. Je reconnais sa façon de monter les marches. Je me dépêche de cacher la photo et essuie mes larmes.

Elle cogne à ma porte.

– Oui, tu peux entrer.

– N'oublie pas que c'est ton tour de faire le souper.

– T'inquiète pas, maman.

Elle me sourit. Mais, au lieu de s'en aller, elle me fixe.

– Est-ce que tu vas bien ?

– Oui, que je réponds sur un ton que j’aurais voulu un peu plus doux.

– Tu en es sûre ?

Je reste muette. Ses yeux sont toujours posés sur moi. Elle ne me croit pas. Elle me connaît trop bien. Incapable de soutenir son regard, je détourne la tête. Sans attendre ma réponse, elle s’installe à côté de moi.

– Je vais bien, maman.

– Fay, je sais que tout ça n’est pas facile. Le déménagement, le changement d’école. Mais je veux te dire que je suis fière de toi. Tu ne t’es pas laissé décourager. Et, même si j’étais plutôt réticente pour Catherine, j’ai vu qu’elle était une bonne personne et une bonne amie pour toi.

Ma mère et moi avons rarement une conversation comme celle-ci, mais, chaque fois, je me sens à la fois bien et mal à l’aise.

– Aujourd’hui est une journée difficile pour toi. Gizmo te manque. Il nous manque à tous.

Ne m’attendant pas du tout à ça, je relève la tête. Le regard de ma mère est aussi triste que le mien. Je ne peux contenir toute la douleur en moi. Je fonds de nouveau en larmes. Et je ne saurais dire si c’est la mort de Gizmo ou l’attitude de ma mère qui me met dans cet état.

CORDE RAIDE

– Tu as le droit d’avoir de la peine, Fay.

Je m’allonge. Ma mère caresse doucement mes cheveux. Je suis épuisée par toutes les émotions que je viens de vivre. Entre les larmes et les sanglots, j’ai peine à garder mes paupières ouvertes. Après un bon moment, croyant sans doute que je dors, ma mère se lève et referme la porte derrière elle. Quant à moi, le cœur rempli d’amertume, je tente de ne pas me laisser envahir par la douloureuse perte de Gizmo.

* *
*

Voilà maintenant trois jours que je pense à lui. Trois jours durant lesquels je n’ai pas réussi à le faire sortir de mon esprit. Trois jours durant lesquels j’ai joué du violon pour m’aider à calmer l’ouragan en moi. Je ne comprends pas pourquoi j’éprouve une telle émotion. Surtout après trois ans. Il me semble que mon deuil devrait déjà être fait... Après mûre réflexion, je décide d’en parler à Éliane. Elle va bien finir par se connecter. La voilà.

– Salut, beauté ! me lance-t-elle.

– Salut.

Pas envie de tourner autour du pot. J’en ai trop sur le cœur. J’enchaîne aussitôt :

– Je pense à Gizmo.

– Encore ? Ça fait trois ans.